

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 6 août 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 6 août 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Académies](#), [Assemblée nationale](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Elections \(France\)](#), [Lecture](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Presse](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1851-08-06

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 2983, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 6 août 1851

Lisez quelquefois, je vous prie, la Chronique politique de l'Assemblée nationale

signée Robillard. C'est, depuis quelque temps ce qu'il y a de mieux dans le Journal. J'y trouve aujourd'hui sur les Régentistes et leur journal l'Ordre, des réflexions pleines de sens et d'à propos.

Je souhaite que M. de Beroldingen ait raison dans tout ce qu'il vous a dit de l'Allemagne et que les masses aient, en effet fait leur expérience. Cela dépend des gouvernements ; quand ils se conduisent avec tact et mesure, les expériences profitent en effet aux masses ; quand les gouvernements abusent des expériences, les masses recommencent bientôt de plus belle et plus fort. Nous ne voyons pas autre chose depuis soixante ans.

Voilà encore deux élections qui viennent de se faire ici, l'une dans le nord, l'autre dans le Lot, et qui toutes les deux, ont tourné comme les quatre précédentes contre les Montagnards, et les pointus légitimistes réunis qui n'ont pu ni faire l'élection en y prenant part, ni la faire manquer en s'abstenant. Cela fait bien des échecs pour eux dans l'Assemblée, et au dehors. Si le plaisir du succès peut consolider l'union des conservateurs et des légitimistes sensés, ce sera excellent, [?] le Président en profitera le premier.

J'ai eu hier des nouvelles de votre ami M. Fould, à l'occasion d'une petite affaire que je lui avais recommandée, et qu'il a faite de très bonne grâce. Il m'écrit d'un ton content. Ce que vous me dites de l'absence de toute nouvelle directe à Frohsdorf, le 23, sur la visite à Claremont, est étrange. C'est bien le cas de dire légèreté française. Je vous demande la permission de mettre humain à la place de française, par amendement. Que d'anglais auraient fait une démarche semblable sans en rien dire, ni avant, ni après au premier intéressé.

Je commence à m'occuper de mon discours futur en réponse à M. de Montalembert. Sans connaître du tout le sien qui n'est pas fait, et qu'il m'apportera ici, m'a-t-il dit, vers la fin de septembre. Je n'écris pas un mot, comme de raison ; mais je lis ce qu'ont écrit M. Droz et M. de Montalembert mes deux sujets. Deux sujets bien divers, venus des points opposés de l'horizon, et qui ont fini par se rencontrer dans les mêmes sentiments sur toutes les grandes choses de la vie. Il y a de quoi bien parler. Dieu sait où nous en serons quand viendra cette séance ! Peut-être au milieu de l'élection d'une assemblée constituante. Cependant je ne crois pas ; je persiste à ne croire à rien jusqu'au printemps de 1852.

Ce que j'ai peine à croire, c'est que je ne désire pas vous retrouver dimanche à Paris, et que j'y aille pour ne pas vous y retrouver. Je n'ai encore point de nouvelle de Duchâtel depuis son retour, je suppose qu'il persiste dans son projet de visite à Claremont. Je saurai Dimanche si nous faisons ce pèlerinage à plusieurs. Montebello ni Dumon non plus ne m'écrivent. Il paraît que tout le monde est las de n'avoir rien fait et ne songe qu'à s'en reposer. onze heures J'espère bien que votre mal de tête n'est que de la migraine, et par conséquent un mal très passager. J'ai deux lettres de vous à la fois, du 1er et du 2. Adieu Adieu.

J'ai peur de n'avoir rien demain. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 6 août 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-08-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettre **Mercredi 6 août 1851**

Destinataire **Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)**

Lieu de destination **Schlangenbad**

Droits **Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.**

Lieu de rédaction **Val-Richer (France)**

Notice créée par [**Marie Dupond**](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2783
Var Ficher - Mercredi 6 Avril 1851.

Lorsque quelques-uns, je vous prie, la chronique politique de l'Assemblée nationale, signé Robillard. C'est, depuis quelque tems, ce qu'il y a de mieux dans le Journal. D'y trouve aujourd'hui, sur le Républicain et leur journal l'Ordre, des réflexions pleine de sens et d'aprop.

Il souhaite que M^{me} de Beroldingen ait raison dans tout ce qu'il vous a dit le 1^{er} Mars et que les masses aient en effet fait leur expédition. Cela dépend du gouvernement; quand ils se conduisent avec tact et mesure, les expéditions profitent en effet aux masses; quand les gouvernements abusent de ces expéditions, les masses recommencent bientôt de plus belle et plus forte. Nous ne voyons pas autre chose depuis soixante ans.

Voilà encore deux élections qui viennent de se faire ici, l'une dans le Nord, l'autre dans le Lot et qui toutes les deux, ont tourné comme les quatre précédentes contre les Montagnards, et les points de légitimité reçus qui n'ont pu ni faire l'élection en y prenant part, ni

la faire manquer ou s'abstenir. Cela fait bien des
choses pour eux, dans l'Assemblée et en dehors.
Si le plaisir de dire peu convainc l'union
des conservateurs et de légitimistes dans ce
sera excellent, et le Régime en profitera le
premier.

J'ai en huis des nouvelles, de votre ami M.
Baud, à l'occasion d'une petite affaire que je
lui avais recommandée et qu'il a faite de très
bonne grâce. Il meurt d'un ton content.

Le que vous me dites de l'absence de toute
nouvelle directe à Troisvilles, le 93, sur la visite
à Clarendon, est étrange. Cela bien le cas de
dire légion Française. Je vous demande la
permission de mettre humaine à la place de
Française, par aménagement. Je n'ay pas
aussi fait une demande semblable d'autre
en rien dire, ni avant, ni après, au premier
instant.

Je commence à m'occuper de mon discours
juste en réponse à M^e de Montalembert. J'en
compte au tout le bien qui n'est pas fait
ce qu'il m'appartient ici mal à propos, vers la
fin de Septembre. Je n'aurai pas un mot, comme
de raison, mais je lis ce quont écrit M. Drey
et M^e de Montalembert, mes deux sujets.

Deux sujets bien divers, venir des points opposés de
l'horizon, et qui ont fini par se rencontrer dans
les mêmes sentiments sur toute la grande chose
de la vie. Il y a de quoi bien parler. Cela fait
en effet un bonheur quand viendra cette chance !
Peut-être au milieu de l'élection d'une Assemblée
constitutive. Cependant je ne crois pas, je persiste
à ne croire à rien jusqu'au printemps de 1852.

Le que j'ai peine à croire, est que je ne trouve
pas une entrevue dimanche à Paris, et que je
aille pour ne pas vous y retrouver. Je n'ai pas
peine de nouvelle de Suchet depuis son retour.
On suppose qu'il persiste dans son projet de
visite à Clarendon. Je saurai dimanche si
vous ferez le pèlerinage à plusieurs. Montebello
n'a rien au plus ne me croirez. Il persiste
que tout le monde est las de n'avoir rien fait
et ne songe qu'à son repos.

ouze heures.

Je prie bien que votre mal de tête n'est pas
de la migraine, et pas conséquent en mal de
passage. J'ai deux lettres de vous à la fois
du 1^{er} et du 2. Ainsi, ainsi. J'ai peur de
n'avoir rien dimanche. Ainsi.

